

le quéâtre industriel

2 1 . a 0 û 1 . 2 0 1 3 - 11 0 2

Agriculture Electricité Vapeur Imprimerie

ALAUNE

Du DOMPTAGE AU DRESSAGE, puis à la domestication, l'animal humain semble avoir connu toutes les étapes du déboufrage jusqu'à la parfaite bestialité civilisée, le zoo et les petits tours qu'on fait faire, au cirque, au fauve transfiguré en colombe. Mais ce n'est qu'une image assez stupide. L'homme n'a jamais été une bestiole isolée et inconditionnée, mais un animal social, c'est là une de ses principales caractéristiques, avec celle de penser (ou d'avoir essayé) et d'être un problème pour lui-même. Problème en passe d'être définitivement réglé, sans autre perspective. L'évolution de l'homme aura connu une ébauche, puis une manufacture, et enfin une industrialisation à l'issue de laquelle, sa morale ayant perdu la notion de ses bases, de son origine et de sa signification pour n'être plus qu'une fonction utilitaire, l'homme a conquis une forme technique de la liberté, à l'exemple de la tête de bétail au pré qui, à sa guise et en toute décontraction, peut vaguer d'un bout à l'autre de son pacage sans être inquiétée. Clôture et trayeuse électrique, abattoir, fourrage, toutes ces idées deviennent alors des détails qu'il est inconvenant de ramener sur le tapis du bonheur parfait, où ils font « tache ». Notre tâche est justement, sans qu'on nous ait rien demandé, de faire tache au milieu des vaches, qui nous regardent comme des fous n'ayant pas le moindre sens commun. Elles haussent leurs lourdes épaules, prennent l'air désolé et nous plaignent en dodelinant de leur bonne grosse tête carrée formatée une bonne fois pour toutes.

LE QUÉÂTRE

le quéâtre est une publication des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2013 - XI



9 791091 219693

L'ANIMAL DOMESTIQUE

Et vous, qu'est-ce que vous faites ? me dit-on ce matin. Passant en revue les multiples occupations indifférentes parmi lesquelles cette question devait trouver réponse, je ne pus répondre que : « Rien. ». Mais sur mon honneur, ce n'était qu'une réplique orgueilleuse, car, ne rien faire, selon moi, c'est faire justement sa vie d'homme, c'est à dire tout, le travail et les loisirs n'ayant pas forme humaine, ni même bestiale, mais mécanique.

« JE SUIS UN ÊTRE HUMAIN, pas une chose », disait la vendeuse d'un magasin à un couple de vieillards dont sans doute, elle estimait être maltraitée. L'affirmation semblait bien vaine. Être humain, chose, tout cela n'était que des choses. Puis, en tant qu'employée, elle n'était guère que l'objet de son entreprise, interchangeable, sans valeur que celle du travail qu'elle devait, elle ou un autre, produire. Sa phrase n'était qu'un moyen de chan-

tage sans autre signification, un reproche adressé à une attitude dangereuse qui voudrait faire disparaître l'importance de l'humain, comme si c'était une opinion, un délit d'opinion dont l'éradication nous sauverait. Vivement que tous les employés aient été remplacés par des machines, plus sympathiques, plus efficaces et plus conséquentes, plus fiables, bref, plus « humaines », me disais-je en quittant l'Hyper-Ubu.

CAVIAR BLANC

J'AI CRU un instant que les gouvernements subventionnaient le soja par souci d'hygiène, pour rendre possible l'augmentation de la population en supprimant l'industrie de la chair animale. C'est ce que je croyais, à voir les chefs de sectes bouddhistes végétaliennes, telle Maître Suprême Chin-Haï, courir les congrès internationaux avec leurs mièvres mots d'ordre destinés à sauver les animaux de la brutalité et de la torture, comme si ça présentait un intérêt. Pour ma part, cela faisait des décennies que je ne touchais plus aux produits animaux, par dégoût d'une industrie répugnante brassant des cadavres pour les arran-

ger en petits paquets appétissants et roses, dissimulant tout de leur origine, avec un talent expressif jusqu'à la puissance symbolique. Et par ennui d'une cuisine prétendument traditionnelle et « créative », remontant aux ambitions du bourgeois de 1850, comme si on vivait encore dans les conditions de cette époque-là. Mais peu importe ces détails, j'ai enfin compris, dessillé sur le rôle des états dans une industrialocratie, pourquoi les animaux devaient disparaître de l'alimentation.

LE SOJA est actuellement le principal fourrage de l'animal d'abattage.

Supprimer l'animal de boucherie pour nourrir directement les hommes avec le soja, c'est produire une économie phénoménale. Et pour qu'elle soit encore plus phénoménale en se couvrant par les prestiges de la désinformation, les produits du soja décuple, centuple leur rentabilité en finissant dans les mangeoires humaines où, devenant de vrais bovins, volailles et ovins, de vrais pores tels que les pamphlets libertaires les ont toujours décrits, ils payent au prix de l'or ce que les vaches avalaient pour rien. Une nouvelle ère est née, où des fortunes nouvelles demandent à naître. Dites-leurs que vous venez de notre part !

VOIL

LA MORALE (plus personne ne sachant de quoi il s'agit) ne comptant plus ni sur la bonne ou la mauvaise conscience, sur la honte ou d'autres manifestations de ce que nous appelions autrefois le « flic interne », mais sur les belles et bonnes barrières que sont les agents de sécurité et de police, les antivols et les clôtures en acier en tout genre, mais toujours type cadenas-on-ne-passe-pas, plus personne ne se retient de « mal agir » si la possibilité n'en est pas exclue matériellement, et surtout quand le regard de l'autre ne pèse même pas. C'est ainsi

qu'un musicien français nous avait fait rire il y a longtemps au lendemain d'une rave, en grimant, au MacDo de Brest, dans les bras d'une sculpture représentant le clown Ronald MacDonald. Aux récriminations du serveur derrière son comptoir, le musicien avait rétorqué : « Vous n'avez qu'à avoir un vigile, comme à Paris... » Nul doute qu'ils en ont un à présent !

ET LE FAIT EST que tout ce qui n'est pas surveillé et mis sous clé, tout ce qui n'est pas sanctionné, chacun s'en empare ou le

fait sans autre forme de procès. On comprend l'inquiétude des pouvoirs publics devant la menace d'un pillage impossible à endiguer à même les magasins où les clients n'ont plus les moyens d'acheter, mais toujours ceux de prendre. C'est moche certes, de voler, non parce que c'est mal, mais parce que la convoitise qui motive le geste est bien misérable. Mais l'effet d'ensemble ne manque pas d'être amusant, même s'il ne s'agit hélas pas d'une conscience de libre récupération des biens, ce qui serait une autre histoire, une histoire... morale.